MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 6 (1908), p. 25-41

Gustave Jéquier

Les temples primitifs et la persistance des types archaïques dans l'architecture religieuse.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711219	*Gateway to Africa. Cultural Exchanges Across the Cataracts*	Valentina Gasperini (éd.), Gihane Zaki (éd.), Giuseppe Cecere (éd.)
9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

LES TEMPLES PRIMITIFS

ET

LA PERSISTANCE DES TYPES ARCHAÏQUES

DANS L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE

PAR

M. GUSTAVE JÉQUIER.

D'après les quelques rares renseignements que nous pouvons recueillir sur des monuments des premières dynasties, plaquettes d'ivoire ou d'ébène, cylindres ou autres petits objets, ainsi que d'après certains hiéroglyphes de l'ancien empire, nous pouvons nous faire une idée approximative de ce que devaient être les sanctuaires que les premiers Égyptiens avaient assignés comme demeures à leurs dieux. A cette époque, les maisons devaient être des plus primitives, huttes en pisé ou cabanes de roseaux, et le dieu était logé d'une manière à peine plus somptueuse que ses adorateurs : une cabane un peu plus grande peut-être que les autres cabanes du village, entourée d'une enceinte où se dressaient les enseignes symboliques et où pouvait s'ébattre librement l'animal sacré, quand il y en avait un.

Celles de ces figurations qui nous sont parvenues sont sommaires et le plus souvent incomplètes; en général, nous ne savons même pas à quel dieu appartenait le sanctuaire représenté. Cependant, en comparant ensemble toutes ces images, nous pouvons nous rendre compte des parties principales d'un temple égyptien du type courant, à l'époque thinite : une enceinte basse, avec deux poteaux à l'entrée, et au fond un naos de petites dimensions, au toit généralement bombé; l'insigne particulier du dieu se trouve, soit juché

BIFAO 6 (1908), p. 25-41 Gustave Jéquier
Les temples primitifs et la persistance des types archaïques dans l'architecture religieuse.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

sur le toit même du sanctuaire, soit érigé au milieu de la cour (fig. 1-5 [1]). Quant aux détails indiqués, nous sommes encore loin, faute d'une documentation suffisante, de pouvoir en tenter une explication.

Peu à peu, à mesure que la civilisation se développait, les théologiens cherchèrent à coordonner toutes les idées hétéroclites, à combiner les dieux locaux nettement distincts pour en former des familles, à forger des mythes pour expliquer ce qu'ils ne comprenaient déjà plus; c'est au même moment sans doute que les rois, dont la puissance s'était considérablement accrue, donnèrent à leurs architectes l'ordre d'agrandir le pauvre sanctuaire primitif de leur capitale, de l'embellir, d'en faire une demeure digne, non plus d'un petit totem de tribu, mais d'un dieu qui, pour ses adorateurs, avait la prétention d'être l'unique et l'universel. Et, sur cet exemple parti d'en haut,

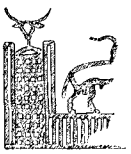


Fig. 1.



Fig. 2.



Fig. 3.

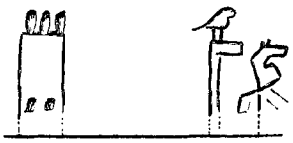


Fig. 4.

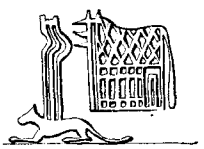


Fig. 5.

toutes les villes d'Égypte voulurent réformer leurs anciennes habitudes architecturales et remplacèrent peu à peu par de lourdes bâtisses de pierre les légers édicules de jadis.

C'est au début de l'ancien empire que dut avoir lieu cette transformation, que nous ne pouvons malheureusement que pressentir, car des édifices de cette époque, nous ne connaissons que les temples du Soleil et quelques temples funéraires, deux types d'une catégorie très différente de celle des temples qui nous occupent. Les quelques ruines, presque incompréhensibles, des sanctuaires du moyen empire ne nous apprennent guère davantage, et en arrivant à ce qu'on est convenu d'appeler le nouvel empire, nous tombons

[1] Fig. 1. D'après Petrie, *Royal Tombs*, II, pl. VII. — Fig. 2. *Ibid.*, pl. X, et *Zeitschrift für æg. Spr.*, XXXIV, p. 160. — Fig. 3. *Royal Tombs*, II, pl. X. — Fig. 4. *Ibid.*, pl. III. — Fig. 5. *Ibid.*, pl. XVI.

BIFAO 6 (1908), p. 25-41 Gustave Jéquier
Les temples primitifs et la persistance des types archaïques dans l'architecture religieuse.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

presque sans transition sur des bâtiments immenses qui ne rappellent plus en rien l'habitacle primitif des dieux égyptiens.

Est-il resté quelque chose, dans l'architecture des époques classiques, de ces petits sanctuaires des temps archaïques? La chose est probable, car, dans tous les pays, les lieux de culte très anciens ont joui d'une vénération particulière et ont laissé des traces très visibles de leur existence, et souvent la tradition s'en conserve, plus ou moins déformée, plus ou moins incomprise, dans les monuments somptueux d'un style plus moderne. C'est surtout dans les villes de province qui n'ont jamais été capitales de l'empire et dont le dieu s'est développé d'une manière à peu près normale, que nous avons des chances de retrouver des traces semblables, plutôt que dans de grands centres, comme Memphis ou Thèbes, où la ville, dans un essor subit, a pu plus facilement transformer d'un seul coup son temple, voulant ainsi mettre son dieu au-dessus de tous les autres, de même que son roi étendait son sceptre sur toute la vallée du Nil. Les notes qui suivent ont pour but de montrer, pour quelques temples d'Égypte, la persistance du type ancien, du type le plus primitif, jusqu'à la dernière époque de la civilisation pharaonique, sans avoir du reste la prétention d'épuiser le sujet.

LE TEMPLE DE NEIT.

Le meilleur exemple d'un de ces sanctuaires archaïques qui nous soit parvenu sur un monument contemporain est celui que nous montre une petite plaquette provenant d'Abydos[1]. A une des extrémités de l'enceinte se dressent les deux mâts terminés par un triangle, et à l'autre, le naos précédé de l'enseigne bien connue, le bouclier percé de deux flèches qui symbolise la déesse Neit et surtout le nome où elle était adorée tout spécialement (fig. 6).

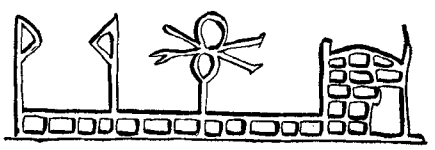


Fig. 6.

Le fait même de trouver en Haute-Égypte, à une époque aussi reculée,

[1] Petrie, *Royal Tombs*, II, pl. III *a* et X.

BIFAO 6 (1908), p. 25-41 Gustave Jéquier
Les temples primitifs et la persistance des types archaïques dans l'architecture religieuse.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

une déesse du Delta, est assez curieux et pourrait nous tenter d'attribuer à une autre divinité le signe ☥ dont nous avons plusieurs exemples à Abydos même, datant de la même période. Pour nous convaincre que la lecture Neit est bien la bonne, il faut nous reporter à des monuments de beaucoup postérieurs, certaines statues d'époque saïte ou perse, représentant des prêtres directement attachés au culte de la déesse en question.

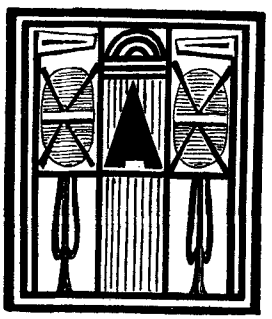
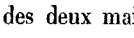


Fig. 7.

La première, qui appartient au Musée de Florence[1], rentre dans la catégorie des statues naophores et nous montre un personnage qui fait partie de tous les sacerdoces de la ville de Saïs, mais professe pour Neit une dévotion toute particulière. L'homme est debout, tenant à deux mains devant lui un bloc qui a la forme générale d'un naos, mais n'est pas évidé. C'est là qu'est gravée l'inscription en l'honneur de la déesse seule, tandis que les autres titres du prêtre sont relégués derrière la statue, tout le long du pilier; au-dessus de ce texte se trouve la représentation reproduite ici, une image très simplifiée qui nous montre en raccourci, non seulement le sanctuaire de Neit, mais les principaux emblèmes qui ornaient le téménos (fig. 7).

Ici nous avons, sous une autre perspective, de face cette fois, exactement le même édifice que sur la plaquette d'Aha. Au centre, la chapelle, avec sa toiture bombée et les petits dés aux angles, continuation des poutres de la charpente, montrant qu'il s'agit d'une construction légère en bois; devant, de chaque côté, se dresse sur un support le grand bouclier traversé des deux flèches, et enfin deux ⅂, se regardant, ferment et encadrent la composition.

Une statuette du Musée du Caire, provenant de la cachette de Karnak[2], nous donne une représentation exactement semblable; seule la facture diffère, étant moins soignée; l'inscription se trouve aussi au-dessous du bas-relief,

[1] Statue de , n° 1523 du Catalogue Schiaparelli; cf. photographie Petrie, n° 378.

[2] Elle représente un homme agenouillé, tenant des deux mains le bloc rectangulaire sur lequel est gravée ladite figuration et portant le nom de . (N° de la trouvaille, 714. Non encore numérotée au Musée.)

BIFAO 6 (1908), p. 25-41 Gustave Jéquier
Les temples primitifs et la persistance des types archaïques dans l'architecture religieuse.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

donnant le nom et les qualités du prêtre représenté et mentionnant sa dévotion à Neit (fig. 8).

Malheureusement, pour ces deux statues, les inscriptions ne nous apprennent rien de nouveau, et il n'y a pas lieu de revenir ici sur la formule du dossier de celle de Florence, étudiée à diverses reprises par MM. Naville, Wiedemann et Piehl, qui se retrouve identique sur la plupart des statues naophores de cette époque[1].

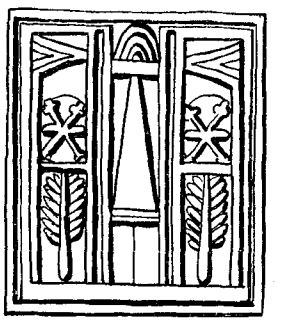


Fig. 8.

Une statue du Cabinet des Médailles, semblable à la précédente, celle de , encore inédite et dont je dois la communication à M. Legrain[2], porte la même représentation sur la face antérieure du petit naos; la seule différence à signaler est que le triangle placé dans l'édicule est devenu méconnaissable et s'est converti en une série de lignes formant trois chevrons superposés. Par contre l'inscription est intéressante en ce qu'elle nous donne une épithète nouvelle de la déesse , qui indique la présence réelle de Neit dans son symbole du bouclier (fig. 9).

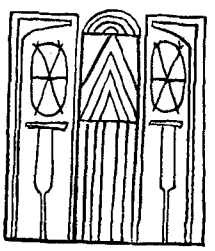


Fig. 9.

Je ne puis que citer en passant une statuette naophore du Vatican, dont l'image du temple de Neit, d'après la description du catalogue[3], ne doit pas différer beaucoup des précédentes.

Enfin, sur une statue du Musée de Bologne[4], nous retrouvons le même

[1] Cette formule ne s'applique du reste pas uniquement aux statues naophores, puisque nous la retrouvons déjà sur une statuette funéraire de la XVIII[e] dynastie. (Ayrton, Currelly, Weigall, *Abydos*, III, pl. XVIII, cf. Capart, *Bulletin critique des religions de l'Égypte*, 1905, p. 156.)

[2] Statue A. 17 du nouveau catalogue : Legrain, *Collection égyptienne du Cabinet des Médailles*. La figure ci-jointe est exécutée d'après un dessin de M. Legrain.

[3] Marucchi, *Il Museo Egizio Vaticano*, n° 92. (Renseignement fourni par M. G. Legrain.)

[4] Partie inférieure de la statue d'un homme agenouillé, les mains sur les cuisses. L'inscription en question, au nom de , est sur le socle. Photographie Petrie, n° 374; cf. Newberry, *Proc. Soc. Bibl. Arch.*, XXVIII, p. 74, pl. I, où le monument est par erreur qualifié de stèle.

BIFAO 6 (1908), p. 25-41 Gustave Jéquier
Les temples primitifs et la persistance des types archaïques dans l'architecture religieuse.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

groupe, mais cette fois comme un simple hiéroglyphe faisant partie d'un titre religieux, et non plus comme motif principal, comme l'image même du temple mise en évidence à la place qu'occupe ailleurs l'image du dieu lui-même (fig. 10). Malgré les petites dimensions de ce signe, il est identique aux deux autres figurations, à part de très petites différences dans la forme des emblèmes.

Nous n'avons pas à rechercher ici le rôle que pouvait jouer Neit à Abydos, ni si ce rôle était autre que celui de déesse funéraire que nous lui voyons remplir dès l'ancien empire, mais simplement à constater qu'elle avait un sanctuaire dans cette ville ou tout au moins dans la Haute-Égypte, dès la Ire dynastie[1], et que ce sanctuaire ne différait en rien de celui de Saïs sous la XXVIe, sans vouloir chercher à expliquer ce fait curieux par l'hypothèse de l'émigration, à un moment donné, de la déesse et de la tribu qui l'adorait.

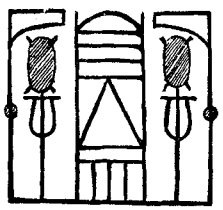


Fig. 10.

L'édifice lui-même a une forme bien connue sur laquelle il est à peine besoin d'insister : quatre poutres plantées en terre, reliées entre elles près de leur sommet par des pièces de bois de même équarrissage, et par-dessus une toiture plus ou moins bombée, tel est le schéma de cet édicule primitif[2] qui était fermé sur les côtés soit par des claies, comme cela semble être le cas dans les figurations d'Abydos, soit simplement par des tentures, comme à d'autres époques plus rapprochées de nous. Ce type de naos est encore fréquemment employé pendant toute la période classique, surtout pour des divinités funéraires comme Osiris ou Sokaris[3]. Une des châsses d'Osiris était même construite sur ce modèle[4], et c'est sans doute à l'imitation de cet objet vénéré qu'on se mit à faire, à partir d'un certain moment, des

[1] Il est difficile d'admettre, quoique la plaquette ne nous dise rien à ce sujet, que le temple soit ailleurs que dans la capitale.

[2] Parmi les représentations archaïques de ce genre d'édifices, la meilleure et la plus détaillée est celle de la grande plaque de schiste où est figurée une chasse au lion, sur un des fragments du British Museum (Legge, *Proc. Soc. Bibl. Arch.*, XXII, p. 131, pl. II).

[3] Par exemple Budge, *Papyrus of Ani*, pl. XX et XXXVII; Caulfeild, *Temple of the Kings*, pl. VII.

[4] Voir la vignette du chapitre xvii du *Livre des morts* (Naville, *Todtenbuch*, I, pl. XXIX).

BIFAO 6 (1908), p. 25-41 Gustave Jéquier
Les temples primitifs et la persistance des types archaïques dans l'architecture religieuse.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

sarcophages et des cassettes des figurines funéraires d'une forme analogue[1].

Dans les quatre représentations saïtes, le sanctuaire semble ouvert, et l'on voit au milieu un objet triangulaire, sorte de cône ou plutôt de pyramide très allongée. C'est sans nul doute un emblème de la déesse dont je ne connais aucun autre exemple et que je ne saurais expliquer; le seul symbole divin auquel on pourrait le comparer est celui de Sop, et encore celui-ci est-il plus effilé et ne montre-t-il pas ce petit évidement rectangulaire à la base, que nous voyons sur le relief de la statue de Florence. Quant à la plaquette d'Abydos, on distingue aussi quelque chose à la partie postérieure du naos, comme une solution de continuité dans le dessin du treillis composant la paroi, qui donne à peu près le profil d'un escalier ou d'un fauteuil; il est possible qu'il faille y voir le même emblème mystérieux.

Les différentes formes de l'enseigne  ou  sont assez connues et les divergences de détail sont peu importantes. C'est certainement le symbole primitif de Neit, avant l'introduction du , qui peut fort bien n'en être qu'une déformation[2], de même que le , plus récent encore.

Quant aux deux  placés à l'entrée, ce sont de simples perches munies d'une banderolle triangulaire, d'un pennon plus ou moins rigide dont la forme varie peu[3]. Rien d'extraordinaire donc si ces « poteaux gardiens », comme on pourrait les appeler, placés bien en évidence devant les temples, sont devenus pour le peuple le signe de la présence divine et peu à peu, le signe caractéristique de la divinité, l'hiéroglyphe du mot « dieu ».

LE TEMPLE DE SEBEK.

Un bas-relief du moyen empire, découvert avec d'autres fragments d'un

[1] Dès l'ancien empire, les sarcophages en pierre ont une forme analogue, mais l'imitation parfaite des naos de ce type, les sarcophages en bois avec les quatre dés aux angles, sont de beaucoup postérieurs; c'est le modèle de ceux des prêtres de Montou. Les caisses à figurines funéraires sont du commencement du nouvel empire.

[2] Ce signe est le plus souvent, dans les anciens textes, par exemple dans les pyramides, placé verticalement et ressemble ainsi beaucoup au précédent. Il n'aurait alors rien de commun avec une navette, comme le veut une opinion encore assez répandue. Les exemples de ces signes sont réunis dans Newberry, *Proc. of Soc. Bibl. Arch.*, XXVIII, p. 74 et pl. I.

[3] L'exemple du temple de Sebek, fig. 11, montre fort bien qu'il ne s'agit pas d'une hache, comme on l'a dit souvent, mais bien d'une enseigne.

BIFAO 6 (1908), p. 25-41 Gustave Jéquier
Les temples primitifs et la persistance des types archaïques dans l'architecture religieuse.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

type analogue au Fayoum, et conservé au Musée du Caire[1], nous donne des représentations très curieuses du dieu Sebek, figuré simplement par une image abrégée de son temple. Ce grand tableau, actuellement brisé en deux parties et dont il ne nous reste que les deux extrémités, est d'un bon style, mais pour ainsi dire sans détails dans le relief qui ne donne que les contours.

On peut aisément reconstituer, d'après des bas-reliefs de l'époque[2] la partie centrale qui a disparu : soit deux images adossées du roi, soit, avec beaucoup plus de probabilité, le cartouche seul d'Amenemhat III, en gros caractères, tenant toute la hauteur du tableau. De chaque côté se dressaient deux groupes exactement semblables, dont un seul, reproduit ici, est tout à fait intact, et qui répètent, presque trait pour trait, les caractères généraux du temple de Neit, abstraction faite, naturellement, des symboles divins (fig. 11).

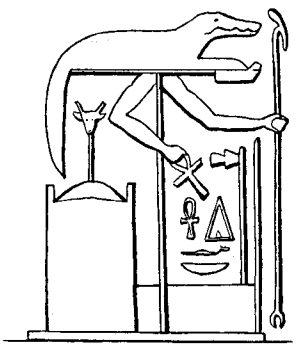


Fig. 11.

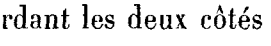
Comme sur les monuments thinites, le temple est vu de côté : au fond, le petit monument à toit bombé et à poutres verticales saillantes[3], mais orné cette fois d'un bucrâne planté sur une perche au sommet de la toiture; au devant, un rectangle figure sommairement l'enceinte et se termine par deux mâts dressés l'un à côté de l'autre, dont l'un est décoré d'une sorte de banderolle d'une forme spéciale. Au milieu, hors de proportion avec le reste, s'élève un immense poteau, servant de support au crocodile-dieu qui domine le tout, et dont la queue vient retomber sur le sanctuaire. Deux bras humains, tenant l'un le ☥, l'autre le 𓋹, prennent naissance au sommet du mât, montrant que cette enseigne, qui occupe la même place que celle de Neit dans la plaquette du roi Aha,

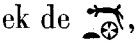
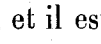
[1] Ce monument n'est pas encore publié *in extenso*, mais il est cité par H. Brugsch, qui l'a découvert, dans la *Zeitschrift für æg. Spr.*, XXXI, p. 26. Les autres bas-reliefs du même temple de Crocodilopolis sont au Musée de Berlin.

[2] Par exemple sur les fragments d'un grand bas-relief du même style et provenant évidemment du même endroit, que j'ai vu en vente chez un marchand d'antiquités du Caire (1907).

[3] Sur un des bas-reliefs d'Abousir (V^e^ dyn.) le dieu est représenté debout, et, devant lui, l'image du même sanctuaire, mais sans aucun signe distinctif. Au-devant encore se trouve un second petit édicule semblable, de dimensions moindres, mais il est difficile de conjecturer s'il fait vraiment partie du même groupe (Borchardt, *Grabdenkmal des Königs Ne-User-Re*, p. 92).

BIFAO 6 (1908), p. 25-41 Gustave Jéquier
Les temples primitifs et la persistance des types archaïques dans l'architecture religieuse.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

n'est pas un simple symbole, mais le dieu lui-même personnifié, qui vient offrir au roi la vie et la force, comme cela est dit expressément dans l'inscription bordant les deux côtés du tableau : .

Si les titres du dieu sont chaque fois différents, le monument ne change pas, qu'il appartienne au Sebek de , ou à ceux de , de ou de  [?], et il est des plus probable qu'il s'agit non pas de quatre temples semblables disséminés sur divers points de l'Égypte, mais d'un seul sanctuaire, celui de Sebek du Fayoum, auquel on donnait simplement comme épithètes les noms des endroits où une forme analogue de la divinité était adorée sous le même nom. La présence du bucrâne sur les quatre édifices ne laisse guère de doutes à ce sujet; nous aurons à revenir sur ce symbole peu commun.

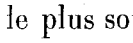
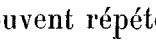
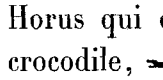
Nous avons donc ici tous les caractères principaux des sanctuaires de l'époque thinite, et, quoique cette représentation ne remonte qu'à la XII^e^ dynastie, on ne peut douter que ce ne soit l'image d'un temple extrêmement ancien. Si nous ne pouvons pas en suivre le développement au cours des âges, nous avons tout au moins la preuve que ce monument ne subit pas de transformation importante jusqu'à la période gréco-romaine, puisque nous le voyons figuré à peu près de la même manière dans le papyrus géographique du Fayoum, sur un des fragments conservés au Caire [1].

C'est presque une vue à vol d'oiseau que nous voyons ici : le temple est situé au bord d'un grand étang, et son enceinte, qui forme un grand rectangle, se divise en deux parties: la plus grande, recoupée par deux longs murs, semble être constituée par trois cours parallèles [2], assez étroites, allant de l'étang au mur du fond qui les sépare d'une autre cour; dans celle-ci, qui est de forme carrée, s'élève un sanctuaire de la même forme que celui que nous avons vu ci-dessus, mais sans le bucrâne. Ce naos est bien celui de Sebek de Crocodilopolis, ainsi que nous l'apprend l'inscription : de chaque côté de lui se dressent des emblèmes assez mal dessinés, où je crois reconnaître le grand éventail  et qui remplacent probablement, soit les , soit le crocodile sur son perchoir (fig. 12).

[1] Pap. n° 1 de Boulaq, Mariette, *Pap. du Musée de Boulaq*, I, pl. I; Lanzone, *Les papyrus du lac Mœris*, pl. VIII.

[2] Si l'étang est bien celui qui était réservé aux crocodiles sacrés, on pourrait voir dans ces trois longues pièces qui ont la forme de l'hiéroglyphe , des cours qui leur étaient aussi attribuées, mais rien ne nous indique avec certitude la véritable destination de cette partie du temple.

BIFAO 6 (1908), p. 25-41 Gustave Jéquier
Les temples primitifs et la persistance des types archaïques dans l'architecture religieuse.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Le bucrâne[1] érigé au sommet du naos était bien pour les Égyptiens la caractéristique du temple de Crocodilopolis, puisqu'ils l'emploient très fréquemment comme déterminatif du nom du dieu de cette ville ou de la ville elle-même. Il prend alors une forme très abrégée, dont nous avons plusieurs variantes[2], et paraît le plus souvent répété deux fois :  ; . Le sanctuaire était donc très probablement double, ou bien il pouvait y avoir deux dieux adorés dans le même temple, et le dieu parèdre n'est pas difficile à trouver, ce qui confirme cette dernière hypothèse : de même qu'à Ombos Horus était adoré à côté de Sebek, ici aussi c'est un Horus qui est le plus souvent nommé à côté du dieu crocodile, [3], et qui, quand il est cité seul, présente cette forme curieuse, qui rappelle singulièrement le nom dit de bannière des rois d'Égypte[4]. Le terme  montre qu'Horus n'est pas le dieu original de l'endroit et qu'il n'est venu s'adjoindre qu'après coup à Sebek qui garda toujours la première place. Il est même possible que tous les deux aient fini par ne plus former qu'une seule et même divinité.

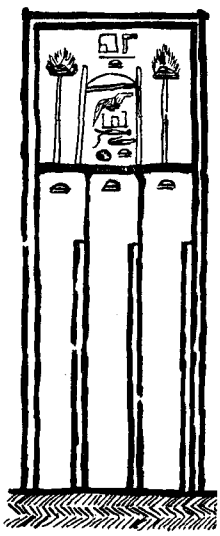


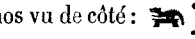
Fig. 12.



Le fait que, dans les deux endroits où le dieu Sebek était le plus en honneur, Ombos et le Fayoum, il se trouve accompagné du dieu le plus populaire de l'Égypte, est des plus intéressants au point de vue de l'histoire de la religion. Il semble qu'on ait voulu atténuer ce qu'avait d'odieux pour les habitants des nomes voisins le culte du crocodile, en lui adjoignant celui de l'oiseau divin par excellence. Qui sait même s'il ne faut pas aller plus loin et y voir une trace de la fusion des deux races, indigènes et conquérants?

[1] En réalité, il s'agit ici non d'une tête de bœuf, mais d'une tête d'antilope; le mot n'est donc pas rigoureusement exact et nous ne l'employons que parce qu'il est plus pratique; voir pour le bucrâne en général l'article de M. Lefébure dans le *Sphinx*, X, p. 67-106.

[2] Voir Brugsch, *Zeitschrift*, XXXI, p. 26.

[3] Statue du Musée de Marseille : Naville, *Recueil de travaux*, I, p. 109. Au papyrus du lac Mœris, nous retrouvons la même mention, avec le naos vu de côté : .

[4] Voir l'article de Brugsch cité ci-dessus, et Golénischeff, *Rec. de travaux*, XI, p. 98.

BIFAO 6 (1908), p. 25-41 Gustave Jéquier
Les temples primitifs et la persistance des types archaïques dans l'architecture religieuse.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'OMBILIC DE L'OASIS D'AMON ET LE TEMPLE DE MIN.

L'attention des égyptologues a été attirée dernièrement sur un passage de Quinte-Curce[1], au dire duquel le dieu de l'oasis d'Amon aurait été adoré sous la forme d'un *umbilicus smaragdo et gemmis coagmentatus.* C'est le seul renseignement que nous possédons sur ce bijou, mais, par contre, nous connaissons exactement sa forme, car l'ombilic, l'ὄμφαλος grec, dont le prototype est le siège d'Apollon au temple de Delphes, le tombeau du serpent Python, se trouve représenté sur de nombreux monuments grecs, en particulier sur les monnaies séleucides : c'est une borne légèrement conique, arrondie en haut[2].

Telle devait donc être la forme du symbole divin, mais du dieu lui-même, nous ne savons pas grand'chose de plus que son nom, et ce nom nous montre qu'il n'était guère qu'une forme de l'Amon thébain. Pour retrouver l'origine de l'ombilic, c'est donc, faute de documents locaux, à Thèbes même que nous devons chercher s'il ne se trouve pas parmi les emblèmes d'Amon, ou parmi les ustensiles de son culte, des objets dont la forme pouvait rappeler aux voyageurs grecs le monument bien connu et universellement vénéré du temple de Delphes.

Si rien de semblable ne se présente dans le culte d'Amon Ra, roi des dieux, nous voyons par contre, dans les emblèmes d'Amon ithyphallique, quelque chose qui se rapproche singulièrement de ce que nous cherchons. Ce dieu, qui n'est en somme que le Min de Coptos passé à Amon avec tous ses attributs, est identique en tout point à son prototype, qui continue à être vénéré sous son ancien nom à Coptos et à Panopolis, en sorte que nous pouvons tenir compte indifféremment, dans cette question, de l'un comme de l'autre des deux dieux.

Parmi les nombreux symboles du dieu ithyphallique qui sont en général

[1] IV, 7. Voir Naville, *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions*, 1906, p. 25. Tout en partageant l'opinion de M. Naville sur le fait qu'il y avait probablement un symbole divin enchâssé dans le godet des plaques de schiste, j'y vois une origine toute différente de celle de l'ombilic de l'oasis d'Amon : là ce serait un fétiche d'une forme que nous ignorons complètement, et ici, comme on le verra, la déformation symbolique de l'ancien temple du dieu.

[2] Daremberg et Saglio, *Dict. des Antiquités grecques et romaines*, t. VII, p. 197.

BIFAO 6 (1908), p. 25-41 Gustave Jéquier
Les temples primitifs et la persistance des types archaïques dans l'architecture religieuse.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

placés derrière son image et alternent dans ce rôle les uns avec les autres, le grand éventail, la fleur de lotus, la caisse d'arbres, le carré de laitues, nous voyons parfois une sorte de monument plus ou moins conique, strié de bandes de couleur[1] et surmonté d'un autre cône beaucoup plus petit; une porte le précède généralement, ainsi qu'un mât surmonté de deux cornes et d'une corde enroulée (fig. 13 et 14). Ces accessoires sont placés dans un ordre assez variable, mais, en comparant les divers exemples que nous en avons, on voit que la porte fait partie du monument conique et que ce dernier, par conséquent, doit être une sorte de cabane munie d'une entrée de style égyptien[2]. C'est, à n'en pas douter, la hutte en branchages, en roseaux ou en pisé qui servit d'abri aux premiers habitants de l'Égypte, mais une hutte de chef, bariolée de couleurs vives, surmontée d'un petit appendice et précédée d'un mât. Nous retrouvons encore actuellement des constructions tout à fait analogues de forme, chez les peuplades sauvages du centre de l'Afrique[3], et si nous remontons jusqu'à la XVIII^e^ dynastie, nous voyons les habitants du pays de Pount logés dans des cabanes qui sont, étant donné le voisinage de l'eau, montées sur pilotis, mais dont la forme générale est absolument la même[4].

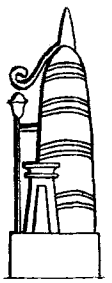


Fig. 13.

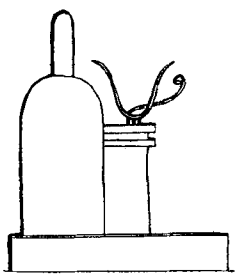


Fig. 14.

C'est donc un édifice de ce genre, en tout semblable aux habitations des hommes, qui dut être le premier sanctuaire du dieu Min, sanctuaire dont on n'avait peut-être conservé que le souvenir, mais dont, plus probablement, il existait un modèle qui formait le saint des saints du temple de Coptos, endroit où paraît s'être fixé en premier lieu le dieu du désert, et ce type de naos,

[1] Daressy, *Rec. de travaux*, XI, p. 91.

[2] Lepsius, *Denkm.*, III, pl. CXCI *g* et CCLXXV. Le plus ancien et le meilleur exemple serait un bas-relief de Senousert I^er^ trouvé à Coptos, si la cassure du monument ne laissait subsister qu'une très petite partie de la hutte et le haut du mât (Petrie, *Koptos*, pl. IX; voir à la planche XXII du même ouvrage un exemple de très basse époque). Dans Lanzone, *Diz. di Mitol.*, pl. CCCXXXII, n° 3, la cabane seule est représentée, sans les accessoires.

[3] Lefébure, *Sphinx*, X, p. 87.

[4] Naville, *Deir el-Bahari*, III, pl. LXIX-LXXI.

BIFAO 6 (1908), p. 25-41 Gustave Jéquier
Les temples primitifs et la persistance des types archaïques dans l'architecture religieuse.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

inséparable de cette divinité, peut l'avoir accompagnée à Thèbes aussi bien qu'à Akhmim.

Le mât dressé devant la hutte est encore aujourd'hui, dans les tribus sauvages de l'Afrique, le signe que l'habitation appartient à un chef; ici, il est surmonté d'une paire de cornes et muni d'une corde, et cela nous permet de le rapprocher du grand mât où se faisaient à certaines fêtes des exercices gymniques en l'honneur du dieu[1], mât qui pouvait même lui servir de symbole.

La porte devait avoir une importance toute particulière, car souvent nous la voyons à elle seule représenter l'édifice entier; dans ces cas-là, elle se trouve aussi placée derrière l'image divine, et elle est alors surmontée du grand éventail ou de la fleur de lotus accompagnée de deux arbustes[2].

D'après les représentations dont je viens de parler, nous pourrions avoir affaire, soit au naos même de Min (ou d'Amon) devant lequel serait érigée sa statue, soit au contraire à un modèle en petit de l'ancien sanctuaire avec ses accessoires, constituant simplement l'emblème du dieu, et placé derrière son image. Ce qui m'engage à adopter cette dernière manière de voir est un bas-relief de Medinet-Habou où est figurée toute la fête d'Amon générateur : la statue, munie des deux barres destinées à la porter, est dressée sous un baldaquin, et derrière elle, toujours sous le dais, sont les objets en question, la fleur de lotus sur sa hampe, le mât avec ses cornes et sa corde, et enfin la hutte, devenue presque méconnaissable, tant elle est haute et étroite, tandis que le cône du haut n'est plus qu'une sorte de perche pointue[3] (fig. 15).

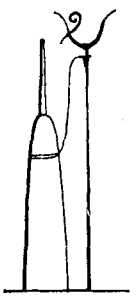


Fig. 15.

Il n'est pas possible de songer à voir ici un naos ou une chapelle quelconque; c'est bien certainement un emblème sacré pouvant être porté dans une procession aussi bien que la statue elle-même.

Lorsque Amon alla prendre possession de l'oasis, il est assez naturel que

[1] Mariette, *Dendérah*, I, pl. XXIII. Au haut du mât est fixé un groupe d'objets qui représente en miniature la petite chapelle primitive avec son mât.

[2] Naville, *Deir el-Bahari*, pl. II, CXXXII; Lepsius, *Denkm.*, III, pl. CXIX, CXLI, CXLIII, etc.

[3] Champollion, *Monuments*, III, pl. CCXI. Il y a des divergences assez importantes dans la copie publiée par Wilkinson, *Manners and Customs*, V, pl. LXXVI (3e édition). C'est d'après cette dernière copie, plus compréhensible, qu'est exécutée la figure 15.

BIFAO 6 (1908), p. 25-41 Gustave Jéquier
Les temples primitifs et la persistance des types archaïques dans l'architecture religieuse.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

sa forme ithyphallique l'ait accompagné, emportant avec elle le modèle de la hutte préhistorique de Min, devenue successivement naos, puis simple emblème. Enfin, dans ce temple si éloigné du centre de la religion égyptienne, son sens primitif se perdit sans doute peu à peu et on n'y vit plus qu'une sorte de fétiche, qu'on orna de pierres précieuses pour le rendre plus vénérable et plus efficace. Il est néanmoins, comme on le voit, facile d'en retrouver les origines, qui n'ont rien de commun avec les bétyles et autres pierres coniques qui jouent un si grand rôle dans les religions orientales.

LE TEMPLE D'ANUBIS.

Nous entrons dans un domaine beaucoup plus incertain avec ce dieu qui joue un rôle si considérable auprès des morts et qu'en somme nous connaissons si peu : de son existence comme dieu local autonome, nous ne savons rien, et cependant c'était une divinité des plus anciennes : il se trouve déjà parmi les images des rares dieux représentés sous l'ancien empire[1], et c'est presque toujours en son nom qu'est rédigée à l'époque memphite la formule , comme si elle avait son origine dans le culte même d'Anubis.

Ses épithètes sont multiples et sont peut-être tout ce qui reste de dieux distincts à l'origine, englobés peu à peu par un seul d'entre eux. Parmi tous ces titres, , et autres, il en est un qui, au point de vue qui nous occupe, mérite d'attirer notre attention : celui de . Au commencement, on avait certainement voulu représenter le temple même du dieu, temple d'une forme très spéciale, toute différente de celle des autres chapelles de l'époque thinite; la locution « celui qui se trouve dans le sanctuaire  » suffisait, étant donné cette particularité, à désigner le dieu lui-même[2]. Ce type d'architecture qui nous est si familier, aux murs légèrement inclinés en arrière, surmontés de la corniche à gorge, qui devait devenir le modèle de tous les temples égyptiens, était à cette période très ancienne, tout à fait inusité; il

[1] Borchardt, *Grabdenkmal des Königs Ne-User-Re*, p. 93.

[2] Voir Griffith, *Hieroglyphs*, pl. II, n° 15, et N. de Garis Davies, *Ptahhetep and Akhethetep*, pl. XII, n° 245; Murray, *Saqqarah mastabas*, passim, etc.

BIFAO 6 (1908), p. 25-41 Gustave Jéquier
Les temples primitifs et la persistance des types archaïques dans l'architecture religieuse.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

suffit pour s'en convaincre de regarder la série donnée plus haut des sanctuaires figurés sur les sculptures d'Abydos (fig. 16).

Ce genre de naos fut de tout temps celui qui était spécialement consacré à Anubis; nous le trouvons déjà à l'époque thinite, sur un cylindre et sur une stèle[1], surmonté du chien couché (fig. 17) et précédé, dans le second exemple, d'un objet indistinct qui paraît être la peau de bête enroulée autour d'un piquet, un des symboles du dieu. Pour la période pharaonique, nous en avons de nombreuses figurations, trop connues pour qu'il soit nécessaire de les citer toutes[2].

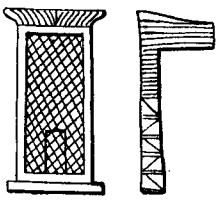


Fig. 16.

Il y a mieux encore : nous avons vu les temples primitifs précédés d'une enceinte à l'extrémité de laquelle se dressent des ⅂ de formes diverses. Ici aussi, dans ce titre si fréquent, nous avons le ⅂, séparé, il est vrai, du naos, mais placé invariablement au-devant de lui; cette coïncidence me porte à croire que ce n'est pas simplement pour faire connaître la sainteté de ce petit édicule qu'on lui adjoignit le signe de la divinité, mais que tous les deux faisaient partie du même temple dont ils représentaient, l'un le portail, l'autre le sanctuaire.



Fig. 17.

Peu à peu, naturellement, le sens primitif de cette représentation se perdit, et l'image du vieux temple d'Anubis devint simplement une des épithètes du dieu[3], qui se lisait aux basses époques —[4].

LE TEMPLE DE HATHOR.

A Thèbes, tout au moins, Hathor paraît avoir toujours été la dame de la région funéraire, la vache sacrée retirée dans une anfractuosité de la montagne, et il est probable que, dès les premiers temps où l'on se mit à lui rendre

[1] Petrie, *Royal Tombs*, I, pl. XXIX, n° 86 et pl. XXX; cf. II, pl. XII.

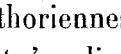
[2] Une des meilleures est celle qui se trouve dans Naville, *Deir el-Bahari*, pl. IX.

[3] Voir Griffith, *Hieroglyphs*, p. 36, et N. de G. Davies, *Ptahhetep and Akhethetep*, I, p. 28.

[4] Petrie, *Dendereh*, pl. XXV*a* et p. 54.

BIFAO 6 (1908), p. 25-41 Gustave Jéquier
Les temples primitifs et la persistance des types archaïques dans l'architecture religieuse.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

un culte, on lui apportait des offrandes dans une caverne, comme plus tard sous le nouvel empire, dans le speos de Hatshepsou ou dans celui de Thoutmès III, à Deir el-Bahari. Lui consacra-t-on encore d'autres sanctuaires? Les bas-reliefs de la chapelle qui lui est dédiée, dans le grand temple de Deir el-Bahari, peuvent nous donner une réponse à cette question.

Dans la pièce qui précède immédiatement le sanctuaire, nous voyons la vache dans sa barque, qui est posée sur un socle surmonté d'un grand baldaquin à colonnettes hathoriennes; au-devant se lit cette inscription [1]. Le mot  ne saurait s'appliquer au catafalque de la barque divine, et représente nécessairement, soit un temple, soit au besoin une chapelle, et l'on ne peut guère le mettre en rapport qu'avec la salle qui sert d'antichambre au saint des saints taillé dans le rocher.

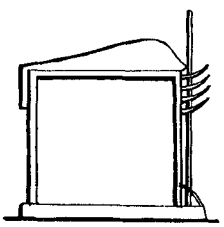


Fig. 18.

Le monument de Hatshepsou est si développé que nous ne pouvons songer à en retrouver toutes les parties dans la chapelle primitive; du reste le déterminatif du mot nous montre bien que cette «grande maison» n'était qu'un pavillon en bois, de construction légère, sans doute placé immédiatement devant l'entrée de la sainte caverne (fig. 18) : c'était la partie du temple qui était accessible aux fidèles, et la vache sacrée pouvait y apparaître elle-même, en certaines occasions. Elle correspondrait alors à cette petite pièce de Deir el-Bahari où est sculptée la scène dont nous parlons et qui précède le sanctuaire. A elles deux, ces petites chambres seraient la reproduction, plus ornée, mais aussi peu spacieuse, de ce qu'était ce lieu saint aux premiers temps.

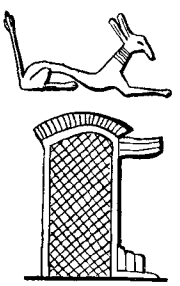


Fig. 19.

Ce qui me fait attribuer une origine très ancienne à cet édicule, c'est sa forme même et ses particularités, que nous retrouvons dans une image du temple de Set datant du commencement de l'empire memphite[2] (fig. 19). Quant aux détails, ils peuvent s'expliquer facilement d'après un autre relief de

[1] Naville, *Deir el-Bahari*, IV, pl. CIV. — [2] Stèle de *Sokar-Kha-Biou*. Murray, *Saqqarah mastabas*, I, pl. I et XXXIX.

BIFAO 6 (1908), p. 25-41 Gustave Jéquier
Les temples primitifs et la persistance des types archaïques dans l'architecture religieuse.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Deir el-Bahari[1], l'encadrement de la porte donnant accès dans la pièce que je crois être le ; cette porte est représentée comme percée dans un monument à la toiture bombée, supportée par quatre colonnettes hathoriennes à huit pans, très minces; un peu au-dessous du chapiteau et fixée contre le fût de chacune de ces colonnes, se trouve une corne qui, d'après sa forme, ne peut être qu'une corne de vache[2] et qu'il faut se figurer tournée en avant et non sur le côté (fig. 20). C'est donc exactement la même chose que ces quatre appendices saillants qui ornent le haut du mât devant l'entrée du naos, difficiles à reconnaître, étant donné la petite dimension de l'hiéroglyphe, mais il ne peut y avoir de doute à ce sujet, en comparant les deux représentations. Ce mât, ou plutôt ces mâts, puisque, étant donné le nombre des cornes, il devait y en avoir quatre, sont indépendants de l'édifice et me paraissent remplir ici le même rôle que les enseignes divines des autres temples primitifs.

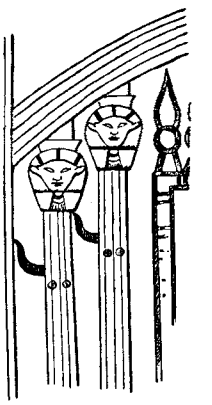


Fig. 20.

Ce symbole de la corne de vache s'explique de lui-même quand il s'agit de Hathor; pour le temple de Set, il semble bien que nous ayons le même emblème, mais je ne saisis pas bien comment on a pu choisir des cornes pour orner l'entrée de son sanctuaire; je ne puis que constater cette étrange analogie entre les deux édifices, qui fait songer involontairement au fait que souvent, plus tard, on a mis l'une à côté de l'autre les deux divinités.

G. Jéquier.

[1] Naville, *Deir el-Bahari*, IV, pl. CIII.

[2] On remarque au-dessous de l'insertion des cornes, sur le fût, deux petits ronds qui sont sans doute des clous servant à les assujettir. Au tiers de la hauteur des colonnes une bande ornée de *khakerou* indique une clôture légère, peut-être une étoffe, n'allant pas jusqu'au haut de l'édifice.

BIFAO 6 (1908), p. 25-41 Gustave Jéquier
Les temples primitifs et la persistance des types archaïques dans l'architecture religieuse.
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net